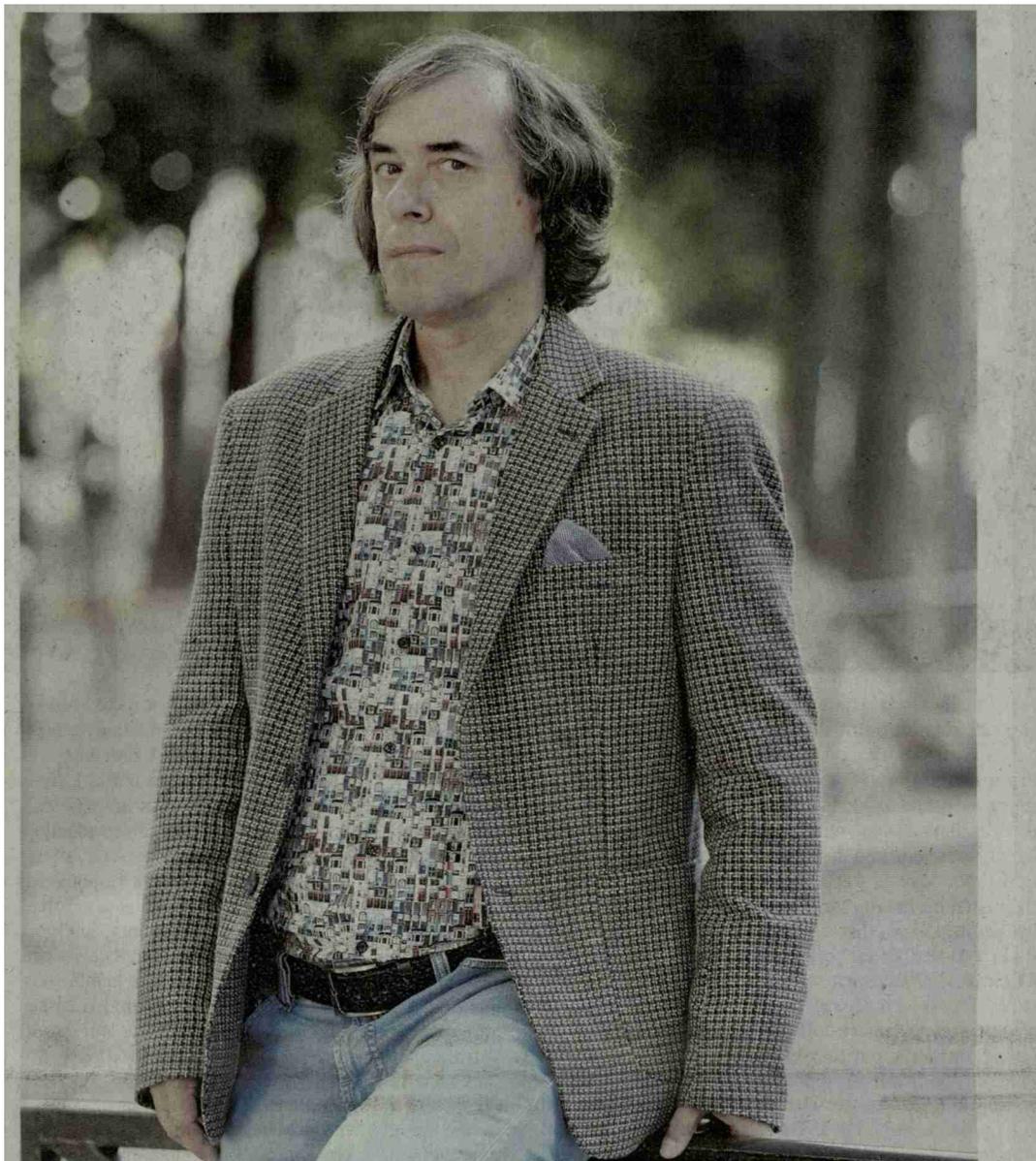




L'enfant et les sortilèges



Mircea Cartarescu met en scène des enfants et des adolescents enfermés dans des mondes hostiles.



MIRCEA CARTARESCU

L'auteur roumain nous plonge dans un univers onirique.

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

ON SE demandait ce que Mircea Cartarescu (né en 1956) pouvait nous dire de nouveau et d'intéressant après la publication de son torrentueux et délirant *Solénoïde*, publié en 2015 à Bucarest (en 2019 en France), le roman parfait qui couronnait une œuvre singulière, riche et passionnante. Un parcours entamé en poésie, suivie de *Travesti*, d'*Orbitor* et poursuivi avec *Pourquoi nous aimons les femmes* en 2004. L'auteur nous offre la réponse avec ce *Melancholia* de 2019 qui est proposé aujourd'hui en français, dans une excellente traduction de la fidèle Laure Hinckel.

Dans cet ensemble uni de prose, l'écrivain roumain a repris le canevas qui avait fait toute la force de *Nostalgia* (1993), à savoir un triptyque de longues nouvelles encadré par deux textes courts faisant office respectivement de prologue et d'épilogue. Il y met en scène des enfants et des adolescents pris par les tourments de cette indéfinissable mélancolie, proche parente de la nostalgie et de sa « *flamme intense et intensément douloureuse* », et enfermés dans des mondes hostiles ou qu'ils ne saisissent pas. Un livre en noir et blanc, crayonné au charbon et marqué au fusain, avec de rares rehauts de pastel.

C'est aussi un récit – et c'est assez rare pour être souligné – qui

vous colle aux doigts, tant l'atmosphère y est étrangement pesante, obstinée, portée par des thèmes et des motifs récurrents, et qui ici où là nous renvoient aux toiles de Magritte ou de Spilliaert. Parmi eux : les ciels d'hiver, la neige, le crépuscule, les murs aveugles, les adultes réduits à des ombres prédestinées ou à de simples souvenirs cotonneux, les détails anatomiques, les bâtiments aux briques délabrées, les arcs-en-ciel noirs, les secrets que recèlent les tiroirs de vieilles armoires, les menaçantes statues de pierre. Bref, tous ces « *fragments du*

monde, irréels comme le monde » et qui s'agitent dans un vertige existentiel, qui renvoie à la question : « *En rêvant, il vécut. Quelle est la différence ?* »

Cauchemars et menaces

Si Cartarescu pousse trop loin et trop fort le trait dans *Les Peaux*, la novella la plus longue de l'ensemble, à deux doigts de se caricaturer et de se perdre, il excelle en revanche dans *Les Ponts*. Dans ce récit tendu d'onirisme sombre et de fantastique, il met en scène un garçonnet abandonné par sa mère (croit-il) dans un « *appartement vide, immobile dans son énigme* » qui explore la maison puis le monde extérieur, nuitamment. Même chose pour le texte suivant (*Les Renards*), toujours écrit à hauteur d'enfant, plus tendre mais tout aussi poétiquement effrayant, où un frère de 8 ans et sa sœur cadette doivent affronter cauchemars vivants et menaces. « *Un être unique irriguant deux corps, chuchotant à deux voix, mais rêvant le même rêve qui n'aurait jamais voulu finir* », écrit-il. Ils vivent dans un monde traversé de question telles que : « *Quel bruit fait la mort ?* » « *Pourquoi le lait ne ment pas ?* », « *Que mangent les nuages ?* », ou encore « *Comment neige le destin ?* », énigme qui fait son retour dans *Les Peaux*. Particulièrement réussi, l'épilogue, que n'aurait pas renié Borges, nous emmène dans

une prison où un condamné à l'isolement déclame ou plutôt crie, dans ce nouveau cercle de l'enfer, après avoir épuisé toutes les équations et tous les mots : « *Je est mon nom, personne d'autre ne le porte.* »

Melancholia, ou Andersen et les frères Grimm enfermés et châtiés dans les coulisses d'un théâtre épouvantable. ■

MELANCHOLIA

De Mircea
Cartarescu,
traduit du roumain
par Laure Hinckel,
Noir sur Blanc,
201 p., 19 €.

